

faire autre chose que mendier, pratique dans laquelle elles n'excellent que trop. La flatterie est un autre moyen auquel ils ont recours aussi longtemps que leur intérêt le leur prescrit.

« La plupart mettent tout en œuvre pour tromper les Européens. Souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au paiement des dettes qu'ils ont contractées au fort; quant à celles qui sont laissées en recouvrement à un nouveau gouverneur, c'est autant de perdu; les Indiens ne manquent jamais d'affirmer et de faire attester par de nombreux témoins à leur dévotion, qu'ils les ont acquittés dans le temps; et qu'on a oublié de rayer leurs noms sur le livre. En gardant une certaine mesure, on peut rendre ces peuples utiles à eux-mêmes et à la compagnie; mais l'expérience m'a appris aussi que trop d'indulgence et de faiblesse avec eux, les rend paresseux et importuns à l'excès.

« Malgré ces mauvaises qualités, les Indiens du nord sont les plus traitables de ceux qui fréquentent les comptoirs de la compagnie. Buvant peu d'eau-de-vie, ils conservent leur raison; ils ne sont violens que dans leurs propos. La jalousie est commune aux deux sexes, cependant les femmes sont trop craintives pour oser manifester le moindre soupçon contre leurs maris.

« Les filles sont fiancées dès l'enfance, mais

jamais à un individu du même âge; ce qui est très-raisonnable dans un pays où l'existence de toute une famille dépend de l'activité d'un seul homme. Les enfans, disent les Indiens, sont si susceptibles de changer, qu'il est impossible de prévoir ce qu'ils seront un jour. Un effet de ces mariages disproportionnés pour l'âge, est que souvent un homme de trente-cinq à quarante ans épouse une fille qui n'en a que dix ou douze, et quelquefois moins. Dès leur huitième ou leur neuvième année, les enfans indiens des deux sexes ne peuvent communiquer ni jouer ensemble; et soit dans les tentes, soit au travail, ils sont surveillés avec une rigidité extrême. Les filles se tiennent auprès des femmes qui les emploient à racler des peaux, à raccommoder des souliers, et les instruisent en même temps des autres devoirs domestiques.

« Les Indiennes du nord sont en général moins fécondes que celles du sud; quoique les unes et les autres se marient de bonne heure, elles n'engendrent que tard, ce qui peut être une conséquence de leurs mariages trop précoces.

« Le divorce est très-commun parmi les Indiens du nord; il est souvent occasionné par le libertinage, et plus fréquemment par l'incompatibilité d'humeur ou la mauvaise conduite. La cérémonie commence ordinairement par une volée de coups

de bâtons que le mari applique à la femme, et se termine par l'expulsion de celle-ci qu'il met à la porte en lui disant d'aller trouver son amant ou sa famille.

« Le pays habité par ces sauvages est si misérable, que faute de matières combustibles, ils sont souvent obligés de manger leurs alimens crus, surtout en été; l'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, qu'ils l'adoptent par choix principalement pour le poisson. Il m'est arrivé, nombre fois, de m'asseoir autour d'un daim qui venait d'être tué, et d'aider mes compagnons à le dévorer jusqu'aux os, et je puis assurer que la cervelle et quelques autres parties mangées ainsi crues, sont d'excellens morceaux; j'en dis autant du poisson à demi-cru, et aujourd'hui même je le préfère.

« L'extrême pauvreté des Indiens du nord ne permet qu'à un petit nombre d'acheter des chaudières de métal aux comptoirs européens, ce qui les oblige de s'en tenir à leur usage primitif de faire cuire leurs alimens dans de grands vases d'écorce de bouleau. Ils font rougir des pierres au feu, et les jettent dans l'eau, qui par ce moyen ne tarde pas à bouillir. En renouvelant ces pierres, ils entretiennent le degré de chaleur convenable dans l'eau. Cette méthode fort ingénieuse a néanmoins l'inconvénient de mêler du sable et du gra-

vier aux alimens, parce que souvent les pierres éclatent lorsqu'on les plonge dans l'eau.

Depuis l'introduction des armes à feu parmi eux, ils se servent peu de flèches ou de javelots, si ce n'est contre le daim lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont frayés et où ils se tiennent en embuscade. Cette manière de chasser n'est praticable qu'en été et sur les terres stériles, où rien ne bornant la vue, on découvre de loin les troupeaux de daims, et où la nature du terrain permet de tendre des pièges.

Lorsque les Indiens aperçoivent un troupeau de daims, ils se placent sous le vent, puis cherchent un emplacement propre à cacher leurs tireurs. Ils enfoncent ensuite deux rangées de pieux à la distance de quinze à vingt pieds l'un de l'autre; ils sont surmontés chacun d'un petit pavillon, et la pointe en est recouverte de mousse. Alors les femmes et les enfans se partagent en deux bandes, dont chacune marche vers le même point; quand elles sont réunies, elles forment un croissant derrière le troupeau qu'elles chassent en avant. Les daims prenant les rangées de pieux pour deux haies de chasseurs, les traversent avec rapidité et vont donner dans l'embuscade des Indiens. Ceux-ci cachés derrière un retranchement de pierres et de mousse, se lèvent aussitôt; mais l'agilité des daims est telle, que peu de chasseurs ont le temps

de tirer plus de deux flèches, à moins que le nombre des animaux ne soit considérable, de sorte que le succès de cette chasse est extrêmement chanceux.

Les tentes des Indiens se partagent pour la facilité du transport en plusieurs portions, dont chacune comprend rarement plus de cinq peaux de daim. Ces tentes, ainsi que les chaudières, sont toujours portées par des chiens dressés à ce genre de service et d'un naturel très-docile. Ils pourraient même être attelés à un traîneau, si les Indiens se donnaient la peine d'en construire plus fréquemment. Les femmes placent sur le dos de ces animaux l'excédant de leur charge.

En hiver les Indiens lient ensemble les jambes des peaux de daim; dans cet état, elles ressemblent à de longs porte-manteaux. Dépouillées de leur poil à force d'être traînées sur la neige, elles deviennent lisses comme des outres, et servent au transport des effets, lorsque l'on traverse des cantons stériles; au premier bois que l'on rencontre on en fait des traîneaux véritables avec des planches de mélèze. Ils ont ordinairement neuf pieds de long sur quatorze pouces de large. Les planches dont ils sont formés, n'ont pas plus d'un quart de pouce d'épaisseur, et rarement leur largeur excède cinq à six pouces. Les Indiens ne sauraient leur donner de plus grandes dimen-

sions, puisque pour les façonner, ils n'ont que des couteaux ordinaires un peu relevés à la pointe. Ces planches sont liées les unes aux autres avec des bandes de parchemin de peau de daims, et traversées dans la partie supérieure par plusieurs barres de bois, qui renforcent le traîneau, et en même temps assujétissent le bagage que l'on y a attaché avec des bandes de cuir plus petites. Le devant du traîneau forme une saillie en demi-cercle, qui a pour objet de l'empêcher d'enfoncer dans la neige, et de rompre les buttes qui s'amasent le long des plaines et des terrains stériles; une bande de cuir dont on lie fortement deux extrémités, et dont les autres tiennent au traîneau, se passe autour des épaules de la personne chargée de le traîner.

La contrée habitée par ces Indiens est très-vaste; elle s'étend du 59^{me} au 68^{me} degré de latitude nord, et comprend plus de 500 milles de l'est à l'ouest, à partir des bords de la mer de Hudson; elle n'offre pour ainsi dire qu'une masse solide de rochers et de pierres; elle est très-élevée, surtout à l'ouest dans la partie boisée. Sa surface est généralement couverte d'une mousse épaisse entremêlée de quelques herbes, dessous cette enveloppe on ne rencontre pas de terre végétale en quantité suffisante pour la cultiver. Il croît dans les marais plusieurs plantes qui poussent

très-rapidement, mais en si petite quantité, qu'à peine peuvent-elles suffire à la nourriture des oies, des cygnes et des autres oiseaux de passage, lorsqu'ils y viennent au printemps et en automne.

Quoique la plupart des lacs et des rivières ne soient pas navigable, la grande quantité de poisson que l'on y pêche, en été comme en hiver, les rendent une ressource précieuse pour les sauvages. Quand le gibier leur manque, ils raclent de la surface des rochers une espèce de lichen qui, bouilli, prend une consistance gelatineuse. Cette substance est si agréable, qu'on l'aime beaucoup une fois qu'on en a goûté.

Les Indiens ne pêchent qu'à la ligne et au filet, et cette opération est toujours précédée de beaucoup de cérémonies superstitieuses qui causent une grande perte de temps. Quand ils ont achevé un filet qui est fait en lanières minces de peaux de daims, ils prennent un certain nombre de becs et de pieds d'oiseaux qu'ils lient à une même distance les uns des autres, en haut et en bas du filet; ils attachent ordinairement aux quatre coins des mâchoires et des orteils de loutres, et d'autres quadrupèdes. Les becs et les pieds d'oiseaux qu'ils emploient de préférence, sont ceux de l'oie rieuse, de la mouette, et d'autres espèces qui fréquentent les eaux; ils sont persuadés que sans cette garniture, leurs filets ne prendraient rien.

Ils font toujours griller le premier poisson qu'ils pêchent; ensuite ils en enlèvent la chair avec beaucoup de précaution, et en brûlent les arêtes à un feu lent. S'ils manquaient à cette pratique, disent-ils, le nouveau filet perdrait toute son efficacité.

Quand ils pêchent dans les rivières qui joignent deux lacs ensemble, au lieu de réunir plusieurs filets et de barrer le canal, pour intercepter le poisson à son passage, ils les écartent les uns des autres, craignant s'ils les attachaient ensemble, qu'ils ne conçussent mutuellement de la jalousie, ce qui empêcherait de prendre un seul poisson.

Leur manière de pêcher à la ligne est accompagnée de procédés non moins absurdes. Quand ils amorcent un hameçon, ils cachent sous l'appât, un charme dans la composition duquel il entre divers objets; ce sont du poil et de la graisse de castor, des dents de loutre, des intestins et du poil de rat musqué, des testicules d'écureuil, du lait caillé pris dans l'estomac des faons et des veaux, des cheveux d'hommes et de femmes, et une infinité d'autres choses. L'appât, lui-même qui est en peau de poisson, est à leurs yeux un véritable charme.

Chaque chef de famille, ou plutôt presque tous ces sauvages, notamment les hommes, portent

sur eux, en tout temps, quelques-uns de ces charmes.

Les dains ainsi que les poissons abondent dans beaucoup de parties de cette contrée, surtout au nord du 60^{me} degré de latitude; il en est de même des lièvres dans quelques cantons des terres stériles, où l'on trouve aussi des bœufs musqués; les bois de l'ouest fournissent pareillement des lapins et des perdrix. Cependant, avec tous ces moyens de subsistance, la moitié des naturels et peut-être la totalité, est exposée à périr de faim, faute en grande partie de prévoyance et d'économie.

Lorsque ces Indiens se rencontrent en voyage, ils s'avancent d'abord, de part et d'autre, d'une quarantaine de pas, puis s'arrêtent tout court, s'asseyent ou s'étendent par terre, sans proférer une parole. Quelques minutes après, l'un d'eux, ordinairement le plus âgé, rompt le silence, et s'informe à ceux de l'autre bande de ce qui leur est arrivé, et de ce qu'ils ont appris depuis qu'ils ne se sont vus. Ces questions achevées, le plus âgé de l'autre bande répond et raconte toutes les mauvaises nouvelles dont il est instruit. Dans ces occasions, les sauvages se plaignent toujours de la famine et de leur pauvreté. Pour peu que le récit intéresse quelques individus de l'autre troupe, ils se mettent aussitôt à soupirer et à san-

gloter, et finissent par jeter des cris affreux qui dégénèrent presque toujours en un hurlement général. Les jeunes filles se distinguent surtout dans cette circonstance. Ces transports de désespoir factice calmés, les deux bandes s'avancent par degrés et se mêlent ensemble, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes. S'ils ont du tabac à fumer, les pipes font la ronde, et il s'établit une conversation générale. Les mauvaises nouvelles sont épuisées, restent les bonnes, dont les impressions sont toujours si douces, qu'en moins d'une demi-heure les traces de chagrin ont disparu pour faire place à la joie. Succèdent ensuite, lorsqu'ils ne sont pas dans le besoin, de petits présents de vivres, de poudre, de plomb et d'autres choses qu'ils s'offrent réciproquement quelquefois en pur don, mais plus souvent dans des vues intéressées.

Lorsqu'ils sont au fort anglais, ils sont très-sujets à dérober tout ce qui peut leur être de quelque utilité, notamment des objets en fer; mais il est rare qu'ils se volent les uns les autres. Cependant lorsqu'ils rencontrent une troupe d'Indiens pauvres et peu nombreux, ils leur enlèvent leurs pelleteries et leurs femmes, et font violence à celles-ci. Hearne, indigné de leur conduite dans ces occasions, la leur reprocha. Bien loin d'être touchés de ses remontrances, ils plaisantaient sur